

avec une remarquable clarté. Il était sans doute gêné par la neutralité du Danemark.

Au commencement de la guerre, le Danemark a déclaré sa neutralité, le roi fit coller à tous les coins de rue dans le pays un avis aux habitants de n'augmenter par aucune démonstration les difficultés du gouvernement dans ces circonstances menaçantes. Si cette invitation concernait tout le monde et les Danois sans nom (en Europe et en Amérique), elle devait être considérée d'autant plus comme adressée au petit nombre de ceux dont les noms étaient généralement connus, et qui, aux yeux de l'étranger, apparaissaient comme les représentants du pays. Il n'y avait pour moi aucun doute que je devais me conformer à cette invitation.

On pourrait donc croire que, même dans sa dernière réponse à M. Clemenceau, M. Georg Brandes n'a pas exprimé toute sa pensée. Je crois cependant plutôt que c'est la préoccupation même de la neutralité à observer qui l'a empêché de réfléchir assez librement pour regarder bien en face la situation nouvelle qui résulte de la guerre. Les idées qu'il formule sont celles de la veille. La neutralité ne lui a pas encore permis la liberté d'esprit nécessaire pour porter des jugements nouveaux. Les belligérants peuvent être aveuglés par la passion. La vue des neutres les plus clairvoyants peut être obscurcie par la neutralité.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

**Espagne.**

Après les beaux articles de M. Barrès à *l'Echo de Paris*, après l'excellente étude de M. Morel-Fatio au *Correspondant*, j'arrive bien tard pour apprendre à nos lecteurs ce que pense l'élite espagnole du conflit actuel : tous savent déjà qu'elle s'est prononcée en faveur des alliés, à quelque parti qu'elle appartienne, puisqu'on y trouve côte à côte Galdos, Ayala, le conservateur Azorin, le carliste Valle-Inclan ; tous savent la belle campagne francophile du penseur de génie qu'est Unamuno. Il ne me resterait plus — et ce sera l'objet de ma prochaine chronique — qu'à rechercher les causes d'une adhésion aussi unanime, et à expliquer l'attitude de Pio Baroja, le seul écrivain de valeur qui, à ma connaissance, se soit déclaré contre nous, en raison même de son anticléricalisme, ce qui n'est pas si dénué de logique. Pour aujourd'hui, je veux parler de la Catalogne, dont M. Barrès s'est moins spécialement occupé, ce qui lui a valu de bien curieuses remontrances.

Il s'est en effet trouvé en Catalogne un écrivain, et un écrivain ami de la France, M. J. Lopez Pico, poète dont j'ai loué ici, plus d'une fois, le rare talent, pour trouver à redire au noble appel adressé par M. Barrès à l'élite espagnole. Après s'être élevé, dans *La Veu de Catalunya*, contre l'hostilité que maints journaux « de langue cas-

tillane » nous ont témoignée, selon lui, d'une manière « agressive et inculte », après avoir flétri l'impérialisme allemand et « l'industrielle hypocrisie de ses théorisations », après avoir loué Barrès de définir si lumineusement la France aux divers visages, M. L. P. reproche à ce dernier de « s'égarer dans les sentiers désolés de l'*hidalguia*, en s'adressant à la vieille Espagne caduque du centralisme, malade de paresse mentale, insensible et impénétrable, sans gouvernement comme sans opinion, etc. ». Que M. Barrès n'a-t-il donc pensé à la Catalogne « inquiète, ouverte au monde, avide de se retremper à tous les courants novateurs...., d'activité multiple et contradictoire, qui dissiperait à ses yeux la désolante impression de l'unitarisme artificiel de l'Espagne archéologique ? Dans notre effort de compréhension, il discernerait les germes de respect, de dignité et de liberté qui sont l'âme des peuples aux sûrs destins. » Enfin, M. L. P. exprime, en même temps que le vœu de « trouver dans le sentiment nationaliste français, imprégné de tradition romaine et chrétienne, un point d'appui et non un obstacle pour le nationalisme catalan », certaine appréhension à l'idée du « voisinage de l'exclusion axiomatique (*sic*) par laquelle la France accueillerait nos sympathies... Nationalistes Catalans, nous voudrions qu'en regardant l'Espagne nos frères de France recherchassent la cordiale compréhension qu'ils réclament de nous. Abstraction faite de tout sentimentalisme littéraire, le rapprochement serait aisé, si nous étions les uns et les autres fidèles à l'Esprit latin ».

Nous sommes sensibles à l'adhésion de M. L.-P. : elle est d'un poète original et d'un homme loyal. Mais les réticences dont il l'enveloppe comportent quelques observations. Certes, nous concevons qu'il envisage le conflit actuel, si complexe, d'un point de vue nationaliste, fût-il un peu étroit. Mais pourquoi tenir si jalousement rigueur à Barrès d'en appeler à la seule Espagne qu'il aime, puisqu'aussi bien c'est la seule sans doute qu'il connaisse, la seule en tout cas qui ait répondu si franchement à son appel ? Et c'est l'Espagne de Galdos et de Perez de Ayala, d'Unamuno et d'Azorin, l'Espagne de Valle-Inclan. Libre à M. L. P. de l'appeler hidalguesque et archéologique. Mais est-il sûr qu'il ne vaille pas mieux que Barrès, s'en tenant à celle-là, ne recherche pas de trop près s'il est une autre Espagne ou Contre-Espagne ou Sur-Espagne où ne fleurit pas l'*hidalgo* ? Est-il sûr que Barrès, à supposer qu'il dût faire état, avant toute chose, de l'attitude de certains Catalans catalanisants, éprouverait un plaisir rare à entendre l'écho des voix troubles qu'ils n'ont pas désavouées, voix sourdes à la raison et, ce qui est pis, à l'honneur : vulgaire sentiment bon tout au plus, sans doute, pour ce qu'on nomme à *La Veü* « les Espagnes Grotesques, les Espagnes Tristes » ? — Et puis, M. L. P. me permettra de trouver plai-

sant qu'il puisse demander à la France, en un pareil moment, quel cas elle fait des petites nationalités et de leur droit à la vie, et si elle entend bien rester fidèle au même « esprit latin » dont se réclame la patrie incomprise de M. L. P.

Et si je lui retournais les deux questions qu'imprudemment il nous pose, pour lui demander à mon tour : Quelle attitude a donc prise, vis-à-vis des petites nationalités directement intéressées dans le conflit, cette Catalogne qu'il nous vante, c'est-à-dire, sans nul doute, la Catalogne catalanisante, pure de tout hidalguisme, et telle que prétend l'incarner, à lui seul, le tout puissant syndicat politico-intellectuel mais surtout financier, dont *La Veü* de M. L. P. est l'organe ? Quelle attitude aussi cette Catalogne qui se réclame de Rome, quand ce n'est pas d'Athènes, a-t-elle donc observée vis-à-vis de la France, au nom de cet « esprit latin » qui, paraît-il, les unirait ?

Hé bien ! le voici. La Catalogne catalanisante — ou le syndicat qui prétend l'incarner — a trois mandataires officiels. Il y a d'abord l'Administrateur Général de cette sorte d'usine si savamment organisée à l'allemande, aux rouages multiples, mais pas contradictoires, étroitement liés, au contraire, depuis la Ligue où s'élaborent les plus hauts concepts politiques jusqu'au Séminaire de Culture. Héritier en droite ligne des rois d'Aragon, ce haut seigneur, dont j'ai oublié le nom, dispose d'un budget colossal et est ainsi le grand distributeur des prébendes : à ce titre, et quoique la « Culture » ne lui soit redevable que d'un mince catéchisme anti-espagnol, par questions et par réponses, il bénéficie de l'admiration empressée de la jeunesse intellectuelle indépendante. Or, depuis le début de la guerre, M. l'Administrateur Général, fidèle en cela à une vieille habitude, est resté muet.

Il y a ensuite le commis-voyageur officiel de la marque, qu'il représente à Madrid, en qualité de leader parlementaire ; mieux doué, naturellement, quant à l'usage de la parole, M. Cambo a parlé. Or voici comment, en tête de *la Veü de Catalunya* du 21 août 1914, ce redoutable apôtre de la nationalité catalane opprimée par une Espagne « sans idéal » (même article), s'exprime solennellement sur la nationalité belge si bien respectée par une idéale Allemagne :

Personne ne pouvait supposer que la Belgique, envahie par les armées allemandes, leur ferait face. Il semblait évident qu'elle se bornerait à protester devant les puissances signataires du traité de Londres contre la violation du principe de la neutralité, mais qu'elle ne se jetterait pas dans une aventure guerrière à laquelle rien ne l'obligeait, où elle ne pouvait rien gagner, et où elle pouvait tout perdre... Le Gouvernement Belge a fait à la France une faveur qu'elle ne pourra jamais lui payer, mais il a ruiné son pays en l'offrant comme champ de dévastation dans une lutte où il

n'avait vraiment rien à voir, et il a compromis, au cas d'une victoire de l'Allemagne, sa propre existence comme nation. Le geste de la Belgique est d'un immense brio, mais ses Gouvernants ont contracté une responsabilité que le Peuple Belge ne pourra jamais leur pardonner. — [Et plus loin :] Si le même cas se présentait, j'espère que nous n'aurons pas la tentation d'imiter la Belgique.

Evidemment! L'excellent mercanti qui entend de la sorte le respect des nationalités aurait eu vite fait de monnayer le passage. Quel dommage qu'un fâcheux contretemps se soit opposé à certain projet de débarquement dans la baie de Roses!

Après le Courtier Officiel, vient un troisième comparse voué aux simples besognes intellectuelles, dont un M. Cambo n'a cure. Il n'a rien à envier au ferme idéalisme sémitique de ce dernier, mais il sait le déguiser à l'aide de mille petites jongleries des plus subtiles. C'est lui, c'est l'Escobar ou Penseur Officiel qui va nous renseigner sur la manière dont sa secte pratique l'amitié française et la religion dite de l'« Esprit latin ». Et comme un tel service mérite d'être payé, dirait M. Cambo, par une présentation en règle, je vais, malgré que j'en aie, me prêter à cette formalité préalable. Donc, voici : M. Xenius, Interprète-traducteur de la Maison, et commis en chef spécialement affecté à la tenue des livres et au rayon des Nouveautés Etrangères. Tandis que M. Cambo, son collègue, vaque à l'exportation, à travers les « tristes Espagnes », des produits manufacturés, M. Xenius préside à l'importation des matières premières, ce dont il s'acquitte à merveille. Jusqu'en août 1914, date de la déclaration de guerre, et depuis janvier 1906, date de son entrée dans les Magasins Généraux du Catalanisme, c'est de France presque exclusivement, quoique un peu aussi d'Italie (d'Annunzio et Benedetto Croce), qu'il a importé 2340 articles environ, inventoriés, sous forme de *gloses*, dans autant de numéros de *La Veu de Catalunya*. Une telle somme d'activité lui avait valu, à bon droit, malgré sa jeunesse extrême, outre divers emplois officiels, dont celui de secrétaire de la section des Sciences du Séminaire de Culture, l'autorité la plus indiscutable sur une bonne douzaine de disciples du même âge. Doué, au reste, d'un éclectisme jusqu'ici sans exemple; curieux de tout et omniscient, quoique aimant à se dire *l'Ami des Limites*; tour à tour philosophe et dandy, biologiste et mathématicien, pédagogue et rapin; apte à flirter avec les traditions de discipline catholique ou classique aussi bien qu'avec toutes les anarchies; sachant esquisser une révérence à Clemenceau, auquel le lieraient « toutes ses sympathies idéologiques et toutes ses préférences d'art (!) », à seule fin d'égarer son public sur maints emprunts à Maurras; platonicien qui a trouvé la seule théorie vraiment scientifique du Cubisme; Père de Concile trônant à des Congrès d'Education Morale; et maître de danse : c'est grâce évidemment à

ce complexe personnage que pouvaient arriver jusqu'à Barcelone tous les « courants novateurs ».

Un neutre d'avant la lettre n'eût pu lui faire grief, en ce temps-là, que de son parti-pris trop visible pour les importations françaises. Le Penseur Officiel ne pensait en effet qu'en fonction de la pensée française, et jusqu'à son catalan se ressentait, étrangement, d'une pratique persévérante de notre langue. L'Angleterre (commerce et féodalité) requérait fort peu son attention. La Russie, où la maison ne l'avait jamais envoyé en tournée, vu qu'on n'y trouve ni Congrès d'éducation morale comme à la Haye, ni Jeux Floraux comme à Toulouse et Barcelone, il l'ignorait. Quant à l'Allemagne, il la connaissait mieux, car il y était allé en mission ; mais le seul bagage rapporté par lui de cette terre où ne fleurissaient, disait-il, que le plus crasseux romantisme, le plus ridicule scientisme, bref une irrémédiable barbarie, consistait en huit gros cahiers de Botanique, et 77 ou 78 nouvelles *gloses* de la plus cruelle impertinence où l'Allemagne en bloc se voyait bafouée, dans son art et dans sa cuisine, ses casernes et ses universités, ses filles de brasserie et ses demoiselles de bonne maison. Pas plus qu'un simple Bœcklin ou un indigeste Hæckel, il n'admettait un Wagner déjà démodé et qu'il devait enterrer plus tard, dans son « Calendrier Platonique », à la « colonne des Damnés ». Ah ! la France avait là un fier champion dans la personne de cet éphèbe venu chez nous, quelques années durant, demander à M. Emile Boutroux, avec l'enseignement de la Philosophie, la leçon plus haute encore d'une vie digne et d'un noble caractère ; à M. Marcel Boulenger un cours abrégé de dandysme ; à quelques Parisiennes enfin l'art, hélas ! inimitable, d'une gouaillerie légère, incisive, ailée.

De temps en temps, toutefois, le Penseur, dédaignant d'écrire en franco-catalan, opérait à son propre compte. Ses *gloses* cessaient d'être de vains caquets sur la dernière saison russe à Paris, la dernière mode de Paquin, le dernier cours de M. Bergson ; le snob, quittant les basques d'André Gide, Francis Jammes ou Pierre Mille, se retrouvait philosophe. Par malheur, plus il devenait original, et plus il se faisait inintelligible. Sans doute, la mer latine a-t-elle doté l'esprit des compatriotes du fondateur de l'« Ecole Méditerranéenne » d'un tel surcroît de clarté qu'ils la puissent faire rejaillir jusque sur les choses qui semblent en être le plus dépourvues en elles-mêmes. Moins bien partagé quant à moi, je me suis toujours senti incapable d'initier qui que ce soit en France aux beautés insondables du Noucentisme ; de « la Philosophie de l'homme qui travaille et qui joue » ; de Thérèse la bien Plantée, roman par quoi le ciel spirituel catalan se relie en droite ligne à l'Olympe grec, légèrement retouché pour la circonstance ; de « la Théorie générale psychologique du Travail

humain », où pour la première fois deux sciences nouvelles sont formulées : l'Espoudistique (du grec spoudè, effort intense et réfléchi), et l'Espoudotechnie ou « Technique des Techniques » qui en dérive. Ces diverses trouvailles sont exposées tout au long parmi les 2340 gloses quotidiennes de *La Veue*, car ce n'est pas la moindre originalité de la philosophie noucentiste que d'avoir vu le jour et trouvé, aussitôt, la plus douce des morts dans le journal de grande circulation qu'est *La Veue*, au lieu de s'adresser tout bêtement aux rares fidèles d'obscures revues spéciales.

La guerre intervenant, le Penseur Officiel a daigné condescendre à en faire l'objet de ses plus savantes expérimentations. Bien mieux, il est venu apporter aux belligérants, ou du moins à l'un d'eux, l'imposant renfort de sa balistique philosophico-sentimentale. Plus de 240 articles sont, à l'heure qu'il est, le fruit de cette intervention inattendue. Ils ne présenteraient pas pour nous plus d'intérêt que l'Espoudistique et l'Espoudotechnie réunies, s'ils n'apportaient quelque jour à un mystère susceptible peut-être de passionner, dans un lointain avenir, les amateurs de ce que M. Lenôtre appellerait « la Petite Histoire » de la guerre. Il se trouve en effet que M. Xenius n'est autre que le rédacteur du *Manifeste du comité des amis de l'unité morale de l'Europe*, papier qui serait passé absolument inaperçu en France, s'il n'avait piqué la curiosité de l'illustre hispaniste, M. Morel-Fatio, et de M. Aulard, tous deux assez perspicaces pour ne voir là, en raison même de l'hypocrite ambiguïté de la forme, qu'une simple manœuvre allemande de plus en faveur de la paix immédiate. Quoique ne connaissant rien du personnage, dont la notoriété n'a jamais dépassé les limites de sa province natale, ils ne s'étaient pas trompés. Voici, en effet, la genèse dudit manifeste, d'après la série de 97 ou 98 gloses intitulées : « Lettres à Tina. »

La guerre vient d'éclater. L'ex-disciple de M. Boutroux écrit à ce dernier pour lui apporter « le témoignage de l'admiration profonde et de la reconnaissance sincère qu'il garde pour la grande nation qui, généreusement, abrita ses années d'étude les meilleures, et où il a trouvé tant d'affections toutes fraternelles, tant de hauts enseignements dont la trace ne s'effacera jamais de son esprit. Pour vous, pour votre chère famille, pour votre noble patrie, mes vœux, les vœux des miens. Mon désir d'une gloire qui continue la gloire séculaire, et pour bientôt d'une paix bien gagnée dans l'honneur ». Mais, dès le 9 août, jour où le singulier disciple a le front de publier cette lettre évidemment antérieure (comme le prouve l'insolent commentaire qui la suit), un tout puissant *Deus ex machina* est déjà intervenu, qui a soudain mué l'écornifleur d'écrivains français en alguazil pour surhommes germains. Et ce *Deus ex machina* n'est autre que la toute gracieuse Bettine ou Tina, petit cœur prussien à prendre pour idéal

liste méditerranéen à vendre. Le plumitif qui vient d'avouer sa dette envers la France et qui, naguère, sans mesure, d'un ton qui eût choqué le plus fanatique germanophobe de chez nous, avait tout sali de l'Allemagne, voici qu'en un tour de main il passe à son service.

Pourtant, comme il importe de ne pas se démasquer trop vite, et d'égarer sur l'inquiétant mobile d'une pirouette aussi imprévue les bons lecteurs de *La Veue* qui peuvent n'avoir pas oublié les 77 ou 78 gloses dédiées à l'Allemagne; comme il faut bien aussi se recueillir pour préparer, en fin stratège, la fructueuse campagne qui s'annonce, on feint d'abord une neutralité toute philosophique. « Homme du Noucentz, bon ami de l'action et de la volonté, *un peu pragmatique, tout de même, au milieu de l'idéalisme*; fixant la réalité d'un œil impavide, œil qui y dissout l'anecdote pour n'y laisser que son architecture d'éternité (*sic*) », notre homme ne voit dans le conflit qu'une guerre civile, hautement condamnable du point de vue, bien curieux chez un noucentiste, du *Saint Empire Romain Germanique*. Ni francophile, ni germanophile, il est, tout uniment, « pour la reconstitution mystique de l'Empire de Charlemagne : *de Cologne à l'Ébre* ». Mais vite il laisse percer le bout de l'oreille en expliquant par qui et au profit de qui cette reconstitution mystique doit se faire : seule, l'Allemagne peut sauver l'Europe, en l'unifiant; l'*Homo Europæus* (je signale cette bête-là à Unamuno) ne saurait vivre que dans une atmosphère allemande. Et c'est pourquoi cette même guerre, jugée trois jours plus tôt criminelle, parce que civile, lui apparaît maintenant comme légitime et bienfaisante. En effet, « guerre civile veut dire guerre injuste selon le sang, mais non injuste selon l'esprit. Au contraire, suivant Chateaubriand, pour qui c'est l'unique guerre juste selon l'Esprit ». Il ne s'agit donc plus que de rechercher qui a raison devant l'esprit. Or, c'est évidemment « le guerrier qui est unique et qui est pur », et non le vilain Français qui, traître à Charlemagne, s'est acoquiné avec « les Sénégalais, la féodale Angleterre, le jaune Japon, les Cosaques », belle façon de se poser en champion de l'Intelligence et du Progrès Européen !

Cependant, l'armée allemande avance, triomphale. C'est Liège, puis Charleroi. La Belgique, chère au cœur de M. Cambo, rentre dans le néant; la France, à son tour, va se fondre, très mystiquement, au sein du Sacro-Saint-Empire. Bonne aubaine pour Charlemagne, non moins que pour le subtil créateur de l'École Méditerranéenne, qui voit, du coup, s'accroître « son assurance en l'éternité de la souveraineté de la Méditerranée ». Car « cette souveraineté est faite de simplicité et de modération : de sel, d'huile et de vin »; or, « le lendemain de cette guerre se dira Classicisme restauré. Le lendemain de cette guerre se dira Etat renaissant, en son plein sens religieux. Le lendemain de cette guerre se dira Socialisme. — Et c'est pour-

quoi les étoiles nous signalent la perpétuation de la tradition méditerranéenne, de la bonne, de l'antique ». Et ce sont précisément les soldats de la Germanie qui « mènent l'esprit de cette tradition dans *le Tabernacle doré* qui préside à leur chevauchée. La vieille Idée latine, celle qui s'éternisera avec le sel et le vin et l'huile, n'est-elle pas aujourd'hui, pour un instant, parmi l'armée des Germains, comme une captive au milieu de l'armée qui l'a captivée? » — De ce point de vue, si parfaitement méditerranéen, l'agression allemande, qu'il reconnaît, mais pour la justifier, l'annexion de la Belgique, puis de la France (jusqu'à l'Ebre) sont choses toutes naturelles. Plusieurs gloses vont d'ailleurs lumineusement démontrer que « les principes de la morale et de la justice privées n'ont rien à voir avec ceux de la morale et de la justice internationales », sciences plus nouvelles encore que l'Espoudistique. Il bafoue donc « la générosité élémentaire » de ceux de ses compatriotes assez simplistes pour protester contre la destruction de Louvain, Reims, etc. (1).

Son devoir, comme il dit, est d'un autre côté.

Puis, plagiant Maurras (on ne perd pas si facilement les vieilles habitudes) qui lui fournit, outre le titre du livre de Lote sur les Origines mystiques de la science allemande, ample matière à discussion sur la théorie des deux Allemagnes, M. Xenius montre qu'il n'en est qu'une en effet : et, dans une évocation touchante, aux accords d'une marche inédite de Wagner, dès lors réhabilité, nous voyons Walter le Troubadour, Luther le Réformateur, Paracelse, Kant, Goethe, etc., jusqu'à Mommsen et Liebig, venir, tels de simples parlementaires, serrer la main du « vivant Empereur ». Il n'y a qu'une Allemagne, mais elle est sainte, en bloc...

Seulement, cette même Allemagne qu'il prétendait, quelques jours plus tôt, tutrice de l'Intelligence « européenne », du classicisme, et, grâce au tabernacle ci-dessus décrit, garante de « l'éternité de la souveraineté de la Méditerranée », voici que notre exégète, ayant découvert de nouveaux textes qu'il nous cite sans sourciller, reconnaît qu'elle a toujours aspiré à « l'universelle domination », à « la totale germanisation », à « l'imposition d'une culture allemande », selon Treitschke, selon Schmidt aussi, pour qui « le fait de la Réforme constitue un phé-

(1) « Impavide » et souriant, l'Ami des Limites réserve tous ses pleurs pour la pauvre enclave méditerranéenne, carolingienne et noucentiste de Tsing-Tao, profanée par les barbares Japonais (Glose du 28-I-1915), communication directe faite par M. le Tuteur de Tina à Barcelone à notre journaliste qui n'a même pas pris soin de l'envelopper de son lyrisme si personnel : simple dénombrement, avec chiffres et dates à l'appui, des 4 sections de l'Ecole des Hautes Etudes de Tsing-Tao, des 6 sections de l'Observatoire, de ses 4 Bibliothèques dont « une générale comprenant de préférence des documents chinois (sic) », du « Jardin Forestier, fondé en 1904, pour l'étude pratique de cette branche (sic), importante richesse du pays ». Et puis, malgré tant de sections et en dépit de tant de milliers de livres, « les dames dansaient chaque jour, à cette époque du Carnaval ».



nomène non seulement original, mais hostile à la Renaissance romaine, et qui ajoute : ce n'est pas une opposition de race, mais de culture ». Ainsi n'y a-t-il donc plus rien de commun entre Rome, qu'elle soit Classique, Renaissante, Humaniste ou Catholique, et Dame Germanie, hostile à tout cela sans vains distinguos ; entre l'Europe Une, celle « de la tradition méditerranéenne, de la bonne, de l'antique », et l'Europe Une qui doit suivre la germanisation totale. Mais vous connaîtriez mal un mime d'aussi haute école, si vous alliez le croire embarrassé pour si peu. Quelqu'un qui, comme lui, peut puiser à pleines mains le sel, l'huile et le vin, dont les Magasins Généraux de la Méditerranée regorgent, n'a pas la moindre peine à relever le Tabernacle Doré qui allait choir dans cet abîme de contradictions et de doctorales sottises. Je ne l'y suivrai pas : les meilleures plaisanteries sont aussi les plus courtes, dit un proverbe français que M. Xénius ignore, mais que nos lecteurs ne manqueraient pas de nous rappeler.

Je ne dirai donc pas comment le mime subtil retombe sur ses pieds ; comment, dans une apothéose finale, « la Résurrection de Jaurès », que Flaubert eût payée à prix d'or pour son *Bouvard et Pécuchet*, ce collaborateur d'un journal prétendu catholique réconcilie Romantisme et Classicisme, Autorité et Liberté, le Pape de Rome avec Luther, et, grâce à l'intervention de M. Wilson, Liebknecht avec Guillaume II ; je n'insisterai pas non plus sur la page, affolante d'humour, où, pour punir Unamuno de s'être déclaré francophile, il lui remontre doctement que, s'il est adversaire de l'Allemagne, c'est « parce qu'il est aussi, au fond du cœur, adversaire de la France, l'Allemagne représentant, non une Contre-France, mais une Ultra-France : non, comme disent les gens d'ici, un péril pour l'Europe, mais le sel de l'Europe. Et c'est pour cela qu'il la déteste, parce qu'il n'aime pas le salé (*sic*). » Pourtant, puisqu'aussi bien j'ai promis aux amateurs de la « Petite Histoire de la Guerre » la genèse du Manifeste des Amis de l'Unité Morale de l'Europe, force m'est d'aller jusqu'au bout de ce fidèle exposé.

L'Armée allemande, avec son Tabernacle, ne chevauche plus. Elle piétine, puis recule. Après Charleroi, c'est la Marne, et c'est l'Aisne, et l'Yser. L'Allemagne descend la pente de sa puissance, et l'Idéaliste méditerranéen baisse le ton, espace et atténue ses insultes à la France. Le militariste effréné d'août et septembre, qui légitimait avec une si belle assurance, grâce aux « industrieuses théorisations » que l'on sait, les pires forfaits de la Violence armée contre le droit international ou privé, la vie humaine et la beauté, va devenir un conservateur timoré, un larmoyant et doucereux humanitaire. Au fur et à mesure que la victoire allemande se fait plus douteuse, l'idéologie se fait aussi moins complexe. Une seule pensée se dégage, de jour en jour plus claire, plus absorbante :

la Paix! Hé oui! maintenant la paix s'impose. La guerre redevient une guerre civile, et, même selon l'Esprit, injuste; cette guerre dont on se promettait, quelques semaines plus tôt, monts et merveilles, on la veut maintenant sans résultat. Plus de restauration, même mystique, du Saint Empire Romain Germanique, mais le plus prosaïque statu-quo. Plus d'Unité, mais la Variété. Plus d'étoiles, ni de sel, d'huile et de vin, plus de Tabernacle doré, présidant à la chevauchée germanique, plus d'Idée latine captive au milieu de l'armée qui l'a captivée. Il s'agit bien de tout cela! Trêve de philosophie idéaliste et de lyrisme méditerranéen, car le temps presse. L'Allemagne eût pu se permettre d'organiser la France... jusqu'à l'Ebre: c'eût été si proprement fait, et si scientifiquement! Mais si la France allait se mêler d'organiser l'Allemagne, fût-ce au nom de Charlemagne, et restaurer, à son compte, le Saint Empire?... Et c'est alors qu'éclate le Manifeste, dans lequel M. Morel-Fatio n'a voulu voir qu'une pauvre manigance allemande. Bondissant sous l'insulte, M. Xenius adresse à ce dernier une longue diatribe où apparaît la pureté de ses intentions:

Que voulez-vous savoir, Professeur?... Qu'affirme le Manifeste? Que l'Europe n'est pas un concept abstrait (comme pourtant deux mois plus tôt!), mais un fait vivant, qui résiste même à la discorde intestinale. — Que nie-t-il? Le droit à réduire au néant l'une quelconque des forces nationales qui cohabitent en Europe, quand le concept général (pas l'abstrait, l'autre sans doute?) se reproduit (*sic*). Le droit à invoquer le saint nom de l'Europe (comme pourtant deux mois plus tôt) au bénéfice exclusif d'un des partis en lutte. — Sauver l'Intelligence de la servitude qui, aujourd'hui, dans chaque pays, l'impose au patriotisme. Sauver la Variété (et non plus, comme deux mois plus tôt, l'Unité) de la servitude que demain voudra lui imposer la victoire, tel serait notre ambitieux idéal. — Tout cela est-il assez clair, Professeur?

C'est lumineux, en effet. Grâce à un historien si impartial et informé à si bonne source, il serait aisé, je crois l'avoir démontré, de suivre au jour le jour la courbe ascendante et vite descendante de la puissance allemande, aussi sûrement, par exemple, que, grâce au colonel Feyler, autre neutre, d'ailleurs plus authentique et beaucoup plus connu, et, quoique Suisse, plus clair encore que le stratège méditerranéen. Je conseillerai donc à nos lecteurs de laisser à jamais retomber dans l'oubli, d'où elles n'auraient pas dû sortir, les gloses de *La Veue*. Avant d'y déchiffrer Charleroi, la Marne et tout le reste, il leur faudrait perdre un temps précieux à lier connaissance avec tous les figurants du plus rocambolesque des scénarios: l'*Homo Europeus*, et ses dérivés, Européisme et Européite; le *Weltbürger*, son cousin-germain; le Transformisme, ou philosophie des changements à vue; la théorie dite de « l'Oscillation », si aisément mise en

pratique par l'inventeur ; la République universelle des Idées, et la République universelle des Matrices, deux institutions qu'on nous assure devoir subsister envers et contre tous ; l'idyllique Tina ; le mystérieux Unique Ami ; puis Karl, frère de Tina et chimiste allemand, ce qui explique qu'il puisse si aisément se transformer en Karl-Catégorie et en Karl-Anecdote. Toutes choses dont ne dit mot M. Feyler, sans doute plus pressé, et qui relèvent d'un Courteline beaucoup plus que d'un Morel-Fatio ou d'un Romain Rolland. Ce dernier, de bonne foi, a envoyé son adhésion au Comité des Amis de l'Unité morale de l'Europe. Je suis bien sûr qu'il eût dédaigné de le faire si, ami comme il l'est de la pensée ou de l'art allemand, il eût connu les gloses sur l'Allemagne dont j'ai parlé, et si, bon Français comme il l'est au moins également, il eût connu les Lettres à Tina, qui précéderent immédiatement le Manifeste dudit Comité.

Pour conclure, je m'empresse de dire que la Catalogne, heureusement, n'est pas représentée aussi officiellement qu'ils voudraient le faire croire par les *idéalistes* de l'espèce ci-dessus dépeinte. L'élite de ce pays ami de la franchise, de la netteté, n'avait jamais pris au sérieux les mille prétentions enfantines du touche-à-tout de l'Espoudistique ; elle n'a pas cru davantage à la sincérité de l'inventeur de l'Unité morale de l'Europe. Si nous ne le savions déjà, la preuve en apparaîtrait bien dans le *Manifeste des Catalans* qu'a publié la presse barcelonaise du 26 mars : ce manifeste est signé de tout ce que la Catalogne compte de noms illustres dans la Science, l'Art et les Lettres. Je regrette de ne pouvoir donner dès aujourd'hui cette longue liste où sont représentées toutes les opinions religieuses ou politiques, toutes les tendances d'art, même les plus opposées. On y voit, ô miracle ! voisiner le peintre Santiago Rusiñol, qui nous a si vaillamment soutenus dès le début de la guerre, et le peintre Joaquim Sunyer ; à côté du romancier Narcís Oller, le romancier Prudenci Bertrana ; tout près d'hétérodoxes comme Gabriel Alomar, des prêtres comme le délicat poète Llorenç Riber ; près de Pompeyo Gener, J. M. Lopez Pico, et d'autres jeunes poètes comme C. Riba et J. M. de Segarra ; avec Pere Corominas, Francesc Pujols ; puis les trois musiciens qui ont illustré jusqu'au dehors de l'Espagne le nom catalan : A. Vivès, Enric Granados, Morera, etc. C'est là le plus bel hommage d' « amour pour la France et l'Angleterre, détentrices séculaires de la haute maîtrise de civilisation ; pour la Belgique et la Serbie, petits peuples qui viennent de donner d'immortels exemples. » C'est la plus éclatante condamnation de la barbarie teutonne ; et c'est enfin la plus nette protestation contre l'hypocrite Manifeste du Comité de l'Unité Morale de l'Europe, protestation d'autant plus significative qu'elle est souscrite par la plupart de

ceux dont ledit Comité avait d'abord surpris la bonne foi. C'est la Catalogne unanime dressée contre les imposteurs et les marchands qui prétendaient la déshonorer.

J'apprends en même temps qu'il s'est trouvé un journal français, un seul, pour accourir à la défense du « groupe catalan » des Amis de l'Unité Morale. Or ce groupe n'existe plus, puisque de ses rares adhérents primitifs, les seuls notoires viennent de le désavouer. D'autre part, je conçois qu'à la rigueur *l'Humanité* admire en M. Xenius le cynique apologiste de la plus brutale des guerres de conquête, le défenseur du « militarisme allemand » envisagé dans la Lettre à Tina du 23 septembre comme une des formes les plus pures du socialisme ! Ce que je conçois moins, c'est que *l'Humanité* qui, dans le désarroi idéologique où la guerre l'a plongée, a du moins gardé une façade résistante : l'anticléricalisme, s'associe au même Xenius, dont le masque clérical est un des attributs familiers. Le journal français de défense laïque fera bien de se méfier du collaborateur du journal barcelonais de défense sociale, et de se référer à la funambulesque Lettre à Tina du 30 octobre, où notre équilibriste prophétise, il est vrai, « la résurrection de Jean Jaurès », mais aussi, ô scandale ! la renaissance de « l'Eglise Catholique, représentée par son Pontife ! »

MARCEL ROBIN.

§

### Italie.

Les journaux d'Italie ont grand succès à Paris depuis la guerre. Tous les gens qui parviennent, en s'aidant du peu de latin qu'ils ont appris dans leur jeunesse, à déchiffrer un texte italien, les achètent, car ils y ont découvert une source abondante de renseignements précis, fournis par des collaborateurs actifs, intelligents et d'une instruction supérieure à celle que nous sommes habitués à attendre de la moyenne des journalistes.

Mais les personnes qui ont le bonheur de connaître l'italien à fond éprouvent en plus un véritable plaisir esthétique. Les correspondances publiées par certains grands journaux sont, en leur genre, des chefs-d'œuvre : logique de l'ordonnance, clarté de la composition, propriété de l'expression, vivacité du style, tout concourt à captiver le lecteur et à fixer dans son esprit une impression synthétique d'une grande netteté. Point de littérature en chambre, point d'enthousiasme à froid, point de phrases grandiloquentes et vagues dont le son offusque le sens : des observations lucides faites sur le terrain, mais élaborées par un esprit cultivé capable de grouper les phénomènes, d'en saisir les rapports, d'en dominer l'ensemble.

Il y aurait toute une étude à faire sur cette littérature extempora-